

Libertins et nature chez Sade

d'un sensualisme métaphysique à un corps impétueux

Sandrine Israel-Jost



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2801>

DOI : [10.4000/leportique.2801](https://doi.org/10.4000/leportique.2801)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Sandrine Israel-Jost, « Libertins et nature chez Sade », *Le Portique* [En ligne], 34 | 2014, document 3, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2801> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2801>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Libertins et nature chez Sade

d'un sensualisme métaphysique à un corps impétueux

Sandrine Israel-Jost

- 1 La nature est acte, et son énergie agissante procède de son hétérogénéité :

On nous dit gravement qu'il n'y a point d'effet sans cause ; on nous répète à tout moment que le monde ne s'est pas fait lui-même ; mais l'univers est une cause, il n'est point un effet, il n'est point un ouvrage ; il n'a point été créé, il a toujours été ce que nous le voyons ; son existence est nécessaire ; il est sa cause lui-même. La nature, dont l'essence est visiblement d'agir et de produire, pour remplir ses fonctions, comme elle le fait sous nos yeux, n'a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même : la matière se meut par sa propre énergie, par une suite de son hétérogénéité ; la diversité des mouvements ou des façons d'agir constitue seule la diversité des matières ; nous ne distinguons les êtres les uns des autres que par la différence des impressions ou des mouvements qu'ils communiquent à nos organes ¹.

- 2 C'est l'hétérogénéité qui définit la nature. Et elle rend compte de la diversité non pas seulement actuelle des formes de la création, mais aussi potentielle. Cette approche de la nature permet tout d'abord de se passer de l'hypothèse d'un grand architecte concevant des formes harmonisées entre elles, ou encore de la croyance en un Dieu créateur qui insuffle la vie, et donc le mouvement, à une nature créée. Mais surtout, cette définition engage un autre rapport des hommes à la nature : un homme n'est rien d'autre qu'une différence à soi de la nature. Or, parce que la nature est différence à soi, est constitutivement hétérogène, lui fait défaut l'unité qui lui permettrait de se retrouver entièrement elle-même dans ses productions. Engager la question du rapport de la nature aux hommes revient à questionner le rapport à soi de la nature. Et, dans la mesure où la nature est énergie agissante hétérogène, sa visée est de favoriser autant que possible son essence hétérogène : la nature est avide de ses propres différences. Son plaisir est de varier, c'est-à-dire de détruire ses productions pour jouer librement de son action productrice – en inspirant à ses productions le besoin de détruire.
- 3 Le libertin sadien est la production de la nature la plus proche de son essence. Mais, en vertu de cette essence, le rapport des libertins à la nature assume davantage le caractère problématique du rapport à soi de la nature. Or, puisque l'essence de la

nature est l'hétérogénéité, la proximité des libertins avec la nature ne peut se penser en termes de ressemblance. Bien plutôt, un libertin rejoue en lui-même l'écart différentiel de la nature à soi. Écart qui peut aussi bien s'effectuer, et là est l'enjeu de cette étude, comme discord, voire comme séparation métaphysique, que comme jeu où voisinage et lointain, contact et éloignement s'inventent à la faveur d'un corps potentialisé par son hétérogénéité.

- 4 Partie de la nature, mais aussi écart différentiel à la nature, que peut un libertin sur celle-ci ? L'action du libertin sur la nature est, chez Sade, cernée par une double limite : d'une part, le libertin ne peut l'outrager réellement, d'autre part, nous le verrons, il ne peut pas non plus la servir véritablement – faute justement de pouvoir l'outrager. On verra, dans un premier temps, comment la complicité harmonieuse entre le libertin et la nature – le libertin aime ce qui plaît à la nature – fait fond sur une telle butée. Ensuite, la prise en vue de quelques thèses du système de la nature de Braschi, le pape de l'*Histoire de Juliette*, fera voir cette butée s'aggraver en une forme inédite de nihilisme. Enfin, le repérage d'un épisode machiavélien dans l'œuvre permettra de localiser un point d'écart – et donc de sortie – par rapport à l'aporie nihiliste précédemment mise en avant, d'une part, et de saut par rapport à la butée d'abord considérée, d'autre part.
- 5 La nature, hétérogène par essence, génère une hétérogénéité dans les corps et les voix qui l'incarnent. Cette affirmation suppose un déplacement par rapport à l'analyse de Maurice Blanchot dans son article, « La raison de Sade ». Blanchot, en liant et homogénéisant divers énoncés contradictoires au sujet de la nature selon un principe d'exaspération et de surenchère, conclut à la recherche d'une souveraineté absolue de l'homme à partir de son pouvoir de négation de toute transcendance. C'est en considérant comment ces divers énoncés se suppriment mais aussi s'exaspèrent les uns par les autres que Blanchot finit par dire : « Sade, ayant découvert qu'en l'homme la négation était puissance, a prétendu fonder l'avenir de l'homme sur la négation poussée à son terme ². » La cohérence des innombrables énoncés contradictoires au sujet de la nature tient, pour Blanchot, à la puissance de négation qu'enveloppent tous ces énoncés, une fois mis bout à bout dans un ordre quelconque, mais dont le terme est bien défini : « Qu'est-ce que la nature, contrainte de s'évanouir devant l'homme qui porte en soi le besoin de l'outrager ? Et ainsi se referme le cercle. Partis des hommes, nous voici revenus à l'homme ³. » Et l'homme, à qui nous sommes revenus, y est devenu souverainement négateur.
- 6 La méthode ici employée sera autre : au lieu de lire ces énoncés en misant sur une continuité interne qui en révélerait le sens dernier, il s'agira de les isoler, de manière à ce que cette distance des uns aux autres en fassent des voix distinctes qui s'interpellent, se répondent ou se ratent. Ménager des rencontres, voire des chocs, entre ces énoncés, et non pas leur assurer une cohérence qui s'exprime *in fine* en une visée unique, voilà qui guidera une brève incursion parmi quelques paroles et quelques gestes de libertins sadiens.

1. Le libertin comme médecin de la nature : le sensualisme métaphysique est une thérapeutique du moindre mal

- 7 Brûler de servir la nature, s'enrager de ne pouvoir l'outrager ; achopper sur l'impossibilité de satisfaire l'un et l'autre de ces besoins. Ne voit-on pas pourtant bien des libertins mettre plutôt en avant l'accord entre leurs goûts et les aspirations de la nature, et par là escamoter cette butée ? Par exemple, Saint-Fond persuade ainsi Juliette d'obéir à ses penchants :

Convincez-vous bien, mon ange, que dussiez-vous troubler et déranger l'ordre de la nature dans tous les sens possibles, vous n'auriez jamais fait qu'user des facultés qu'elle vous a données pour cela... des facultés qu'elle savait bien que vous employeriez à cela, usage qu'elle ne blâme pas, sans doute, puisque loin de vous priver d'aucune de ces facultés nuisibles, elle vous inspire à tout moment le désir de les mettre en œuvre. Faites donc tout le mal qu'il vous plaira, sans que cela trouble un instant votre repos : soyez bien sûre que, de quelque espèce que soit celui que vous inventerez, il ne sera jamais aussi violent que pourrait le désirer la nature... qu'elle veut la destruction... qu'elle l'aime... qu'elle s'en nourrit, qu'elle s'en abreuve, et que vous ne lui plairez jamais mieux que quand vos mains détruiront comme les siennes, de même que vous ne l'outragez jamais davantage... que vous n'empiétez jamais autant sur ses droits, que lorsque vous travaillez à une propagation qu'elle abhorre... ou que vous laissez subsister sans trouble cette masse d'hommes qui nuit à ses facultés : car le crime et la mort sont les véritables lois de la nature, et nous ne la servons jamais mieux qu'en moissonnant, comme elle, tout ce que nos bras peuvent atteindre ⁴.

- 8 Certes, le libertin n'en fera jamais autant que ne le désire la nature, précise Saint-Fond ; mais cette réserve ne tend qu'à encourager la jeune Juliette dans la carrière du crime. Seule la vertu outrage la nature, et le vice est là pour y mettre bon ordre, et rétablir l'équilibre ⁵ de la nature mise à mal par le souci vertueux de la préservation et de la propagation de la vie humaine. Nous trouvons ainsi dans la bouche de Noirceuil dissertant sur la nature les arguments d'une économie universelle justifiant les crimes les plus affreux.

C'est par un mélange absolument égal de ce que nous appelons crime et vertu que ses lois [de la nature] se soutiennent ; c'est par des destructions qu'elle renaît, c'est par des crimes qu'elle subsiste ; c'est, en un mot, par la mort qu'elle vit. Un univers totalement vertueux ne saurait subsister une minute ; la main savante de la nature fait naître l'ordre du désordre, et, sans désordre, elle ne parviendrait à rien : tel est l'équilibre profond qui maintient le cours des astres, qui les suspend dans les plaines immenses de l'espace, qui l'est fait périodiquement mouvoir ⁶.

- 9 Si la nature permet le crime et en suscite le désir, c'est qu'il lui est salutaire. Un crime est analogue à une saignée et, de même que Nietzsche appréhende le philosophe comme « médecin de la civilisation », le libertin, toujours philosophe chez Sade, est en quelque sorte le médecin de la nature. D'un point de vue physiologique, le crime est comparable à l'évacuation d'humeurs morbides, constitue le remède à la réplétion du corps grouillant du monde. La nature, en lançant ses créatures, a pourvu à tout, et notamment à la création de quelques natures fortes, à qui sont réservées les prérogatives du médecin et qui, joueraient-elles à l'apprenti-sorcier, ne pourront en troubler le cours : « Souviens-toi que toute la nature t'appartient, que tout ce qu'elle

nous laisse faire est permis, et qu'elle a été assez adroite, en nous créant, pour nous ôter les moyens de la troubler », ajoutait Saint-Fond s'adressant à Juliette ⁷.

- 10 Mais le mentor de Juliette se contente-t-il par là de se féliciter de la complicité sans faille entre l'ordre de la nature et l'organisation du libertin ? Un certain tour ambigu indique en effet, dans cette déclaration mise dans la bouche de Saint-Fond, un paradoxe mettant à mal l'harmonieuse complicité entre la nature et le libertin. Le programme de la nature assure au libertin une entière latitude, mais dans des limites bien précises. Si la totalité de la nature lui appartient, c'est là un pouvoir qui lui est seulement concédé, et c'est en tant que simple permission qu'il convient de l'envisager. L'habileté de la nature s'avère en ce qu'elle maintient le libertin dans des bornes qui lui interdisent d'y porter atteinte : il peut tout à la faveur de la nature, mais rien en vérité. Le paradoxe se formule ici de la manière suivante : alors même que l'homme est autorisé par la nature à commettre les crimes les plus féroces, le crime lui est en même temps refusé : non pas le crime, celui qui surpasserait ou embrassait tous les autres, mais le crime comme type d'actions. Clairwil, qui ne s'est pourtant jamais privée en matière de forfaits, se lamente : « je suis au désespoir de ne trouver jamais que le préjugé, au lieu du crime que je désire et que je ne rencontre nulle part. Oh ! foutre, foutre ! quand pourrais-je donc en commettre un ⁸ ! »
- 11 Certes, lors d'un crime particulièrement scélérat, la nature exalte sa propre puissance et sublime le sentiment de soi-même du libertin d'un même mouvement. Au moment où Juliette conçoit le projet de tuer son père, après avoir commis l'inceste, elle déclare : « la nature, que j'allais si grièvement outrager, ne m'avait jamais paru si belle ; jamais je ne m'étais trouvée si jolie, si fraîche et si bien portante ; jamais des chatouillements aussi vifs ne s'étaient fait éprouver en moi ⁹... » Ce sentiment de joie pleine, d'explosion vitale est pourtant de courte durée. « C'est un crime que je vais commettre, me disais-je... un très grand crime, assure-t-on, mais ce n'en est qu'un : et qu'est-ce qu'un crime pour celle qui voudrait n'exister qu'au milieu du crime, ne vivre que pour lui seul et n'adorer que lui ? Je fus quinteuse, maussade, capricieuse, taquine, toute la matinée. »
- 12 Mais jusqu'ici, on pourrait encore considérer que la nature n'accorde à l'homme que ce qui lui est utile et nécessaire, et que c'est le libertin, médecin de la nature, qui est insatiable – excessivement zélé. Voulant en faire trop, c'est un moindre mal qu'il estimerait commettre en purgeant la nature des excès qui entravent son action productrice. Or, s'il y a un point sur lequel s'accorde n'importe quel libertin, c'est que l'avidité outrée n'est jamais contre-nature. Par exemple, Noirceuil qui, d'un autre point de vue que Clairwil, met en doute l'existence du crime, affirme : « Le crime n'a donc rien de réel ; il n'y a donc véritablement aucun crime, aucune manière d'outrager une nature toujours agissante... toujours trop au-dessus de nous pour nous redouter en quoi que ce puisse être ¹⁰ ». La question est donc tout d'abord de savoir si la frustration du libertin est suffisante à signifier quelque chose comme une erreur de programmation de la nature relativement à ce qu'elle attend de ses créatures.
- 13 Ou alors, comme l'insinue Clairwil et l'expose Norceuil, ne serait-ce qu'une question de définition – après tout, si la nature l'autorise et le réclame, il n'y a pas de crime, et autant s'en réjouir ? La Delbène, institutrice d'une Juliette à peine sortie de l'enfance lui assure : « Cette prétendue loi de la nature, à laquelle les sots veulent nous astreindre, est donc aussi chimérique que celles des hommes, et nous savons, en foulant aux pieds les unes et les autres, nous persuader intimement qu'il n'est de mal à rien. Mais nous

reviendrons sur tous ces objets, et je me flatte de te convaincre en morale comme je crois t'avoir persuadée en religion. Mettons maintenant nos principes en pratique, et après t'avoir démontré que tu peux tout faire sans crime, commettons tant soit peu de crimes, pour nous convaincre que l'on peut faire tout ¹¹ ».

- 14 En ces conditions, il n'y aurait de crimes qu'en fonction de la définition du dictionnaire écrit par les vertueux, de crimes que par convention arbitraire, par préjugés. Noirceuil prouve par l'histoire des mœurs que les lois elles-mêmes manifestent la légitimité naturelle de chaque crime : « Et en effet, pour juger si une chose est véritablement criminelle ou non, il faut examiner de quel dommage elle peut être à la nature ; car on ne peut raisonnablement qualifier de crime que ce qui vraiment outragerait ses lois. Il faut donc que ce crime se trouve uniforme, que ce soit une action quelconque, tellement en horreur à tous les peuples de la terre que l'exécration qu'elle inspire se trouve aussi généralement empreinte en eux que le désir de satisfaire à leurs besoins ; or il n'en existe pas une seule de cette espèce : celle qui nous paraît la plus atroce et la plus exécrationnelle a trouvé des autels ailleurs ¹² ».
- 15 Or, même en admettant qu'il ne s'agisse que d'un problème de définition, si le crime se définit, physiquement, par le plaisir voluptueux qu'il provoque, qu'importe qu'il procède du préjugé ou qu'il constitue une offense effective. Le matérialisme ¹³, qui explique physiquement les effets du crime, est insuffisant à rendre compte de la frustration du libertin. Pourquoi ne trouve-t-il pas son compte à être voluptueusement chatouillé par l'exercice énergique de ses facultés ?
- 16 Le point de vue métaphysique approche-t-il mieux la question ? En effet, le plaisir n'est-il pas le signe infaillible que l'homme a vaillamment servi la nature ? Le grand voleur Dorval déclare à Juliette et Fatime : « Qu'il pille donc, qu'il brûle, qu'il ravage, qu'il ne laisse plus à ce malheureux que le souffle qui doit prolonger une vie dont l'existence est nécessaire à l'oppresseur pour rétablir ses lois de comparaison : tout ce qu'il fera sera dans la nature, tout ce qu'il inventera ne sera que l'usage des forces actives qu'il en a reçues, et plus il exercera ses forces, plus il constatera son plaisir, mieux il usera de ses facultés, et mieux, par conséquent, il aura servi la nature ¹⁴ ». Le sensualisme de Sade est, en définitive, métaphysique : la volupté est le signal du contentement que la nature prend à nos crimes. Par quel hiatus et discord s'introduit alors l'amère frustration d'une Clarwil ou d'une Juliette, dont l'énergie criminelle tient à la fermeté avec laquelle elles se confient à une nature habile, qui semble avoir tout prévu ?
- 17 Le rapport du libertin frustré à la nature n'est pas, ici, d'hostilité : la démesure du libertin épouse la sauvagerie de la nature. Mais, à cette complicité sensuelle quelque chose fait défaut, alors même que le libertin trouve plaisir et exaltation à lui obéir, et en tire une sagesse : « Tout doit être à l'avantage de la sensation que vous goûtez ¹⁵ ». Toutefois, en dépit de la rencontre entre la plénitude d'une sensation savamment favorisée et une frustration qui déçoit la sensation, le libertin trouve en général une compensation dans la permission de détruire. Sa frustration elle-même est un moindre mal, comparativement à la latitude de ses actions.
- 18 Si le scélérat est tourmenté par un mal moral, qui tient à ce que la nature le maintient impuissant à commettre le crime qu'elle réclame de lui, sa complicité avec la nature l'en console. La Delbène, on l'a vu, en arrive même à établir une équivalence entre l'impossibilité de faire le mal et la possibilité de tout faire, sous le patronage bienveillant de la nature. Une discordance insurmontable atteint le principe

harmonique du rapport de l'homme avec la nature, mais trouve une compensation dans des compromis parfois sereinement acceptés. C'est pourquoi, l'harmonieuse complicité entre l'homme et la nature, à quoi il faut bien renoncer, se récupère à la faveur de leur double limitation – celle de la nature à programmer un criminel absolu, celle de l'homme à assouvir son immense besoin de crimes. En dépit de la butée qui limite et l'homme et la nature, la communication entre homme et nature n'est pas brisée : leur langage commun est celui du moindre mal.

2. L'homme comme vapeur résultative de la nature : le nihilisme de la valeur-crime

- 19 Lorsque Juliette a l'occasion de rencontrer Braschi, le pape, elle exige de lui, en échange de ses charmes, une dissertation sur la nature. Or, on trouve, au cours de cette longue dissertation, la proposition suivante : « Les rapports de l'homme à la nature sont donc nuls ; la nature ne peut enchaîner l'homme par aucune loi, l'homme ne dépend en rien de la nature, ils ne se doivent rien l'un à l'autre, et ne peuvent ni s'offenser ni se servir ¹⁶ ». Qu'est devenue la complicité entre l'homme et la nature dont ne cessent de se réjouir les libertins les plus philosophes ? Les premiers moments de l'exposé du pape procèdent d'un athéisme particulièrement circonspect, récusant tout retour subreptice d'un dieu créateur dans la nature : non seulement il n'y a nulle créature privilégiée sur terre, mais encore chaque espèce est née d'une nécessité aveugle, sans le moindre plan de concordance et de complémentarité entre celles-ci. Aussi, cet athéisme critique, pour être conséquent, implique-t-il que ce ne soit plus en termes de causalité qu'il convient d'envisager les êtres qui peuplent un monde. Braschi radicalise ainsi les conséquences de l'essence hétérogène de la nature.
- 20 Ce qui existe n'est rien qu'une « écume », des « vapeurs » résultant « des lois aveugles de la nature » : voilà ce qui fournira l'argument à l'absence de rapport entre hommes et nature. Les êtres du monde sont des effets évanescents et contingents des effets des lois de la nature. « Elle n'est pas créée cette vapeur, elle est résultative, elle est hétérogène, tire son existence d'un élément étranger, et n'a par elle-même aucun prix, elle peut être, ou ne pas être, sans que l'élément dont elle émane en souffre ¹⁷ ». La séparation entre la nature et les hommes procède d'un renoncement au modèle d'une production de type causale, au profit d'une émanation indirecte, où le produit n'entretient plus qu'un rapport absolument contingent à son producteur. La valeur du produit ne tient plus à celle du producteur, mais en retour, le produit devient indépendant.
- 21 Que ce nouveau système de la nature implique de renoncer à la causalité, Juliette en avait l'intuition avant même d'écouter le pape : « nous ne dépendons pas plus de toi [de la nature] que de lui [Dieu] : les causes sont peut-être inutiles aux effets ¹⁸... » À son tour, le discours du pape produit un geste de pensée inusité : faire le partage entre l'indépendance et l'autonomie, et en tirer des conséquences qui rejouent le rapport entre hommes et nature. Quand les effets se séparent des causes, il ne s'agit pas d'un simple divorce où les termes liés à l'origine prennent leur autonomie. C'est à d'autres contacts que le discours divergent d'un libertin exceptionnel nous invite. Il y a une séparation entre homme et nature, laquelle invente une autre forme, si ce n'est de compagnonnage, en tout cas de frictions diversement réitérées. Mais voyons d'abord avec quelle netteté Braschi prononce la séparation de l'homme avec la nature :

Par le premier élanement [de la nature], l'homme reçoit des lois directes dont il ne peut plus s'écarter ; ces lois sont celles de sa conservation personnelle... de sa multiplication, lois qui tiennent à lui... qui dépendent de lui, mais qui ne sont nullement nécessaires à la nature ; car il ne tient plus à la nature, il en est séparé ; il en est entièrement distinct, tellement qu'il n'est point utile à sa marche... point nécessaire à ses combinaisons, qu'il pourrait ou quadrupler son espèce, ou l'anéantir totalement, sans que l'univers en éprouvât la plus légère altération ¹⁹.

- 22 L'homme reçoit des lois – il n'est pas autonome – qui le contraignent à les mettre en usage de manière parfaitement indépendante eu égard à qui les lui a imposées. Le faiseur des lois ne demande plus le moindre compte de leur application : il est indifférent, par principe, que l'espèce humaine se propage ou s'éteigne. Il est, dans ce discours, assumé que l'homme ne peut rien ni pour ni contre la nature. Plus question d'une vertu qui nuit à la nature, si faiblement, certes, mais donnant le prétexte à l'impétueuse énergie du vice pour la contrebalancer.
- 23 Dans ces conditions, la volonté de multiplier les crimes afin de potentialiser la puissance productrice de la nature devrait devenir indifférente à celle-ci. Or, le geste de pensée du pape fait jaillir un nouveau point de vue de notre rapport avec la nature, par-delà le compromis consolateur que les paroles d'autres libertins-philosophes expriment diversement. Assumer que c'est de manière indépendante que le genre humain obéit aux lois qui lui ont été données permet à Braschi de pointer l'endroit où la nature s'avère impuissante. Reprenant énergiquement le problème là où il s'affaisse en un sentiment de frustration chez une Clairwil, par exemple, l'argument central du discours du pape consiste à montrer que la nature, une fois qu'elle a fait une loi, en devient esclave ²⁰. Seul détient le secret de sa libération qui est soumis à ces lois – sans pour autant, nous le verrons, pouvoir mettre en usage ce secret. Si donc le pape retourne un discours, ce n'est pas celui du vertueux, mais celui du libertin qui s'épuise dans le discours et la pratique d'une complaisance exagérée entre homme et nature. En l'occurrence, le pape retourne l'impuissance du libertin en impuissance de la nature. Et cela selon une torsion qui fait des anciens complices des prisonniers les uns des autres ; la soumission aux lois pourtant faites par la nature enchaîne celle-ci à l'obéissance d'émanations secondaires (effets d'effets), devenues indépendantes.
- 24 Il est vrai, qu'à un moment, Braschi semble accorder une responsabilité à l'homme vis-à-vis d'une nature impuissante à programmer dans ses créatures les moyens d'être favorisée dans ses vues : « Mais que si ces créatures ne se propageaient plus, ou se détruiraient, la nature rentrerait alors dans de premiers droits qui ne seraient plus combattus par rien, au lieu qu'en propageant ou en ne détruisant pas, nous la lions à ses lois secondaires, et la privons de sa plus active puissance ²¹ ». Mais ce n'est là qu'une hypothèse vite démentie, et qui vise à renforcer les conséquences de l'indépendance entre l'homme et la nature. Aussi, le discours du pape n'est-il pas une simple variante des propos tenus par un Noirceuil ; il en est le contrepoint, en ceci qu'au lieu de souligner le mimétisme complaisant du libertin à l'égard de la nature, et la complaisance de celle-ci à favoriser ce mimétisme qui l'agrée, il fait état de leur séparation. Mais cette absence de rapport qui, devrait impliquer une parfaite indifférente réciproque – « ils ne se doivent rien l'un à l'autre » – se conclut par ce qu'on pourrait appeler un nihilisme de la valeur-crime.
- 25 Bien des libertins, échauffés par l'idée de leur complicité voluptueuse avec la nature, se voyaient refroidis par leur impuissance à commettre le crime qui comblerait sa complice. Le pape, lui, est mû dans ses méditations par la froide lucidité qui lui permet

de percer le secret de cette double impuissance – un programme de la nature sur l'homme qui le frustre de la mission qu'il est supposé remplir. Le pape met au jour la contradiction sur laquelle repose la complicité entre l'homme et la nature. Pour cela, il établit une série d'équivalences en fonction de l'indépendance de la production eu égard au producteur, la nature.

- 26 Ainsi, au lieu d'opposer le vice à la vertu, la destruction du vice et la procréation de la vertu sont données comme équivalentes. Vice et vertu sont deux modes distincts, mais de même nature, recyclant la matière permanente du monde, en fonction de lois identiques : « [...] la mère qui l'enfante [l'homme] ne lui donne pas plus la vie que le meurtrier qui le tue, ne lui donne la mort ; l'une produit une espèce de matière organisée dans tel sens : l'autre donne occasion à la renaissance d'une matière différente, et tous deux créent ²² ». Il convient ici de noter que le modèle d'une compensation entre vice et vertu pour l'équilibre de la nature tombe, au profit d'une indifférenciation de principe entre l'acte vertueux et l'acte vicieux. Affirmer que vice et vertu se valent est le pivot du discours nihiliste du pape.
- 27 La nature ne trouve nul vrai profit à la destruction. Dans ces conditions, la considération du moindre mal a perdu sa vertu consolatrice. La nature se restreint – motif de la haine du pape à son égard – à nous inspirer le goût du crime, mais sans nous donner les moyens de l'accomplir. Car les lois des trois règnes de notre monde la contraignent à canaliser sa puissance dans les bornes de celles-ci. « [...] et voilà toute la science des lois de ces trois règnes, lois indépendantes de la nature, lois qu'ils ont reçues, dès leur premier échappement, lois qui contraignent la volonté qu'aurait cette nature, de produire de nouveaux jets » ²³. Vie et mort, enfantement et meurtre, contiennent également la nature dans les bornes de ces lois, et emprisonnent sa faculté créatrice, qui jouirait seulement à « produire de nouveaux jets ».
- 28 C'est à partir de cette nouvelle science de la nature que Braschi conteste le discours rassurant d'un Saint-Fond : ce dernier, afin d'encourager au crime, assurait à son élève que la nature nous ôtait les moyens de l'outrager. Le pape, lui, voit dans cette « habileté de la nature » une maladresse blâmable : « Le meurtre n'ôte que la première vie à l'individu que nous en frappons ; il faudrait pouvoir lui arracher la seconde, pour être encore plus utile à la nature ; car c'est l'anéantissement qu'elle veut, et il est hors de nous de mettre à nos meurtres toute l'extension qu'elle désire ²⁴ ».
- 29 De là découle un nihilisme qui consiste à discréditer la valeur d'affirmation du libertin, le crime. Dès lors que la puissance de la nature sur quoi reposait cette valeur s'effondre, le vice se voit envisagé dans son antinomie. Certes, le crime répond aux vues de la nature, « dont le motif est d'être à même de développer de nouveaux jets » ; il n'empêche que, au même titre que la vertu, il donne à la terre un suc nourricier qui facilite ses autres productions, qui leur est indispensable, et sans lequel ses productions s'anéantiraient. De quoi justifier doublement le scélérat, mais d'une manière retorse : il sert ainsi indifféremment le vice et... la vertu.
- 30 Pour le pape, le problème n'est plus d'ordre moralo-physiologiste – favoriser l'énergie en étouffant le remords. Le point de vue devient critico-physiologiste, au sens nietzschéen : il s'agit d'estimer la valeur d'une valeur en multipliant les perspectives. Considérer la puissance de la nature à partir de l'impuissance du crime, et la puissance de l'homme à partir de l'élan entravé de la nature. Et à partir de là, si le crime est indifféremment créateur et destructeur, il n'y a plus aucun sens à l'encourager du point de vue de l'accord, même imparfait, entre l'homme et la nature. Ainsi, au lieu de servir

à l'encouragement au crime, l'argumentation qui vise à étouffer le remords contribue à ce nihilisme désespérant : « Allons plus loin : ce meurtrier croit qu'il détruit ; il croit qu'il absorbe ; et de là naissent quelquefois ses remords ; tranquillisons-le donc totalement sur cela ; et si le système que je viens de développer n'est pas encore à sa portée, prouvons-lui par les faits, se passant sous ses yeux, qu'il n'a pas même l'honneur de détruire ; que l'anéantissement, ou dont il se flatte quand il est sain, ou dont il frémit lorsqu'il est malade, est entièrement nul, et qu'il lui malheureusement impossible d'y réussir ²⁵ ».

- 31 Faire le plus de crimes possible, et des plus odieux, reste-t-il malgré tout un moindre mal ? « Vous ne pouvez lui plaire par l'atrocité d'une entière destruction, plaisez-lui donc du moins par une atrocité locale, et mettez dans vos meurtres toute la noirceur imaginable, afin de satisfaire avec la plus parfaite docilité aux lois qu'elle vous impose : ne pouvant faire ce qu'elle veut, faites au moins ce que vous pouvez ²⁶ ». Non, car le moindre mal, au lieu d'être considéré comme le ressort de l'équilibre de la nature, et de signifier une complicité où ce que peut l'homme tend à ce que veut la nature, prend à présent l'aspect d'un compromis détestable. Et, de manière conséquente, le pape clôt son discours par une diatribe où la nature ne se voit pas beaucoup moins malmenée que la chimère déifique que les libertins ont coutume de blasphémer. On y trouve imprécations, invectives, appel à la vengeance, déclaration de haine... :

Plaignons-nous de ne pouvoir assez faire, plaignons-nous de la faiblesse des facultés que nous avons reçues pour partage, dont les bornes ridicules contraignent à tel point nos penchants ; et loin de remercier cette nature inconséquente, du peu de liberté qu'elle nous donne pour accomplir les penchants inspirés par sa voix, blasphémons-la du fond de notre cœur, de nous avoir autant rétréci la carrière qui remplit ses vues ; outrageons-la, détestons-la, pour nous avoir laissé si peu de crimes à faire, en donnant de si violents désirs d'en commettre à tous les instants ! « O toi, devons-nous lui dire, toi, force aveugle et imbécile, dont je me trouve le résultat involontaire, toi qui m'a jeté sur ce globe avec le désir que je t'offensasse, et qui ne peut pourtant m'en fournir les moyens, inspire donc à mon âme embrasée quelques crimes qui te servent mieux que ceux que tu laisses à ma disposition ; je veux bien accomplir tes lois, puisqu'elles exigent des forfaits, et que j'ai des forfaits la plus ardente soif ; mais fournis-les-moi donc différents de ceux que ta débilité me présente ; quand j'aurai exterminé sur la terre toutes les créatures qui la couvrent, je serais bien loin de mon but, puisque je t'aurais servie... marâtre... et que je n'aspire qu'à me venger de ta bêtise, ou de la méchanceté que tu fais éprouver aux hommes, en ne leur fournissant jamais les moyens de se livrer aux affreux penchants que tu leur inspires ²⁷ ».

- 32 Au lieu d'exiger de la nature les moyens de la servir, le pape lui ordonne – en vain, et le sachant – de nous fournir les ressources pour combler les aspirations qu'elle a mises en nous. Il prend acte de l'indépendance des hommes, ce qui n'empêche que ce goût outré pour le crime coïncide avec le besoin de la nature de s'affranchir des lois sur lesquelles repose notre existence. Mais loin de donner lieu à un arrangement où chaque partie est supposée trouver son compte, n'y aurait-il pas là approfondissement de la logique nihiliste à l'œuvre dans tout le discours ?
- 33 Braschi aura beau avoir conscience de la contradiction de son exigence – un anéantissement total qui comble les vœux de la nature, cette marâtre – il s'arrête sur cette aporie : l'homme ne pourrait se venger qu'en satisfaisant la nature, objet de sa vengeance. Autrement dit, sa vengeance requerrait son sacrifice intégral, dont il serait tout à la fois l'agent et le patient glorieux. Comble du nihilisme, où l'homme trouve sa perte à la faveur même de la vigueur de sa vengeance. Nihilisme paradoxal, où c'est la

plus fière énergie qui se prend au piège du ressentiment. C'est qu'il s'agit de la confrontation de deux forces monstrueuses, mais impuissantes, et dont précisément l'impuissance est le seul lien qui compromet leur indépendance de principe. De la limite sur laquelle bute l'accord entre hommes et nature, le pape ne fait-il pas une impasse autrement plus redoutable ?

- 34 Si le crime sied tout de même encore à la nature et exalte toujours le libertin, il perd la couleur brillante du plaisir. La frustration à ne pouvoir commettre un crime laissait intacte la volupté d'un sensualisme métaphysique, où vie et mort se conjoignaient dans le plaisir, comme l'enseigne la Durand : prendre du plaisir, c'est apprendre à mourir :

Une fois guéris de ces craintes et rassurés sur notre sort, non seulement nous ne devons plus voir la mort avec répugnance, mais il devient facile de démontrer qu'elle n'est réellement plus qu'une volupté ; tu conviendras d'abord qu'on ne peut s'empêcher d'être certain qu'elle ne soit une des nécessités de la nature qui ne nous a créés que pour cela ; nous ne commençons que pour finir ; chaque instant nous mène à ce dernier terme ; tout prouve que c'est l'unique fin de la nature : or, je demande comment il est possible de douter, d'après l'expérience acquise, que la mort, en tant que besoin de la nature, ne doive pas devenir, de ce moment-là seul, une volupté, puisque nous avons sous nos yeux la preuve convaincante que tous les besoins de la vie ne sont que des plaisirs : il y a donc du plaisir à mourir ; il est donc possible de concevoir qu'avec de la réflexion et de la philosophie, on puisse changer en idées très voluptueuses toutes les ridicules frayeurs de la mort, et qu'on puisse même y penser et l'attendre en s'excitant aux plaisirs des sens ²⁸.

- 35 Or, le pape révèle l'absence de sens du principe de plaisir et de son au-delà. Par conséquent, les divers points de rencontre entre la dissertation du pape et les propos qui soutiennent une logique du moindre mal (pris dans l'équivoque de la proposition « il n'y a pas de crime »), loin d'assurer une cohérence entre les dissertations philosophiques de la société des libertins marquent, plus profondément, un nouvel écart entre des paroles dont la dispersion traduit peut-être bien l'hétérogénéité de la nature. En l'occurrence, là où par exemple la Durand surmonte imaginativement le hiatus entre la nature et l'homme à partir d'un au-delà du principe de plaisir, assumant voluptueusement la disparition de son propre corps sentant, le pape reprend le problème à partir d'un tel au-delà. Autrement dit, le pape parle depuis l'extinction générale des corps sentants, imaginée à partir du secret révélée de l'impuissance de la nature.
- 36 Ce nihilisme de la destruction – toute destruction est vaine, et c'est le discrédit de la valeur-destruction qui est l'objet de la critique et du diagnostic du pape – conduit à un point où l'homme doit renoncer au principe de plaisir, au profit de l'extinction anticipée de sa faculté sensitive. Enjoindre l'homme à se tranquilliser sur ses crimes n'a plus d'autre sens que de lui révéler l'inanité de son action, liée à l'impuissance de la nature à profiter de ses purgations – et non plus à faire sentir voluptueusement à l'homme l'utilité qu'elle tire de ses actes, à partir d'un principe de plaisir considéré du point de vue d'un sensualisme métaphysique.

3. Le corps contre la nature

- 37 Bien que ces deux points de cristallisation de discours et d'actes – sensualisme métaphysique et nihilisme de la valeur-crime – ne soient pas liées par une cohésion interne, et que par ailleurs elles soient chacune exprimées de manière divergentes – pour la première, pensons par exemple à Delbène, qui jouit naïvement de l'affirmation

« il n'y a pas de crime », et Clairwil, qui le déplore – elles se rencontrent sur un point : la nature a pour effet de tendre à faire disparaître le corps comme corps sentant et agissant. Cette disparition, sans doute, est imaginaire, et concerne la représentation que le sujet se fait de son corps. De plus, et paradoxalement, c'est en vertu d'une telle disparition que le libertin imagine régler son compte à la nature – en l'outrageant par des crimes qui passent ses bornes (le pape, mais aussi Clairwil).

- 38 Il n'empêche qu'on peut se demander si la souveraineté d'un libertin sadien est obtenue à un tel prix. Et surtout, on peut mettre en question si, pour Sade, il s'agit d'aboutir au paradoxe selon quoi « on [est] capable de faire coïncider la plus grande destruction et la plus grande affirmation ²⁹ ». Paradoxe qui exprimerait, en effet, une puissance de négation poussée à bout, et qui vient en effet à bout de tout : la morale, Dieu, la nature, bien sûr, mais aussi exténue ce qui peut-être fait la tenue singulière de l'individu sadien ; un corps indistinctement jouissant et stoïque, exalté et froid, exultant et maître de lui. Un corps qui enveloppe tous les pouvoirs de l'esprit, qui leur donne leur efficacité pratique, mais aussi leur immensité imaginative.
- 39 Précisons au passage que cette disparition du corps sentant et agissant est autre chose que l'insensibilisation obtenue grâce à l'ascèse de l'apathie. En effet, cette ascèse engage, au contraire, la présence du corps. Est naturellement porté au crime l'individu pourvu d'une sensibilité poussée au dernier degré, et c'est au moyen de la puissance d'un corps résistant à la mesure de sa sensibilité extrême qu'il parvient à éteindre celle-ci. Il revient à Clairwil d'en faire la démonstration la plus rigoureuse : plus les objets extérieurs nous frappent avec violence, plus une organisation a les ressources pour en recevoir l'impression ³⁰.
- 40 La question du rapport de l'homme à la nature suppose un déplacement. Au lieu de restaurer le lien bancal avec la nature par le biais du compromis d'un moindre mal, au lieu de viser au sacrifice intégral en vue d'une vengeance où l'agent se confond avec le patient, il s'agira, tout différemment, de ne plus se soucier de l'appartenance de l'homme à la nature, mais de repenser son rapport à elle à partir de puissances proprement corporelles – des attitudes et des mouvements. Il s'agira, autrement dit, de faire jouer ce corps, capable de jouissance, de transport, d'ébranlement excessif, mais aussi d'impassibilité, de retenue, d'indifférence, contre un sensualisme métaphysique qui entame justement les pouvoirs de ce corps, et à l'écart d'un nihilisme qui exténue l'énergie corporelle en en démontrant l'impuissance.
- 41 Nous avons vu, d'abord, une sensualité dépendante d'un accord qui transcende le corps d'un individu. C'est en vertu d'une telle métaphysique que le libertin éprouve sensuellement le hiatus qui lui interdit de faire coïncider sans reste ses goûts avec les vœux de la nature. Et, l'éprouvant sensuellement, il aspire à dépasser les limites de son corps individuel pour sentir en plénitude le plaisir excessif auquel il aspire – mais au prix, paradoxalement, d'une capacité sensitive incarnée par un corps. C'est également encore déterminé par une telle métaphysique que le pape prend acte du discrédit de la valeur-crime en entraînant à sa suite les pouvoirs du corps.
- 42 Voyons à présent comment Sade scénarise un épisode fait de paroles échangées, et qui permet précisément de soutenir la sensualité non par une métaphysique, mais par un corps. Cet épisode commence par une déclaration de Clairwil :

Je voudrais, dit Clairwil, trouver un crime dont l'effet perpétuel agît, même quand je n'agis plus, en sorte qu'il n'y eût pas un seul instant de ma vie, ou même en dormant, où je ne fusse cause d'un désordre quelconque, et que ce désordre pût

s'étendre au point qu'il entraînaît une corruption générale, ou un dérangement si formel, qu'au-delà même de ma vie l'effet s'en prolongeât encore ³¹.

43 Pour Clairwil, les pouvoirs d'un corps pourraient être étendus, mais au-delà de ce corps, et cela en vue de compenser le déséquilibre entre ce que peut la nature et ce que peut l'homme. L'idée de Clairwil repose sur le fantasme non pas d'une fusion avec la nature, mais du rééquilibrage de leur hiatus, lequel tient à ce que chacun veut de l'autre plus qu'il ne peut en obtenir. Et, pour combler l'écart entre les vœux de la nature et les moyens de l'homme, entre les désirs de l'homme et sa capacité à les assouvir, Clairwil imagine ce scénario, où l'acte criminel désincarné prend le relais du corps. Par là, le sensualisme métaphysique de Clairwil devient peut-être une métaphysique du désir.

44 À cette déclaration de Clairwil, Juliette répond d'abord d'une manière certes non métaphysique, mais exagérément pragmatique, si l'on tient compte de la nature du problème en jeu. Au critère de la sensation voluptueuse singulière se substitue, pour Juliette, un programme d'action, lequel supplée par la contagion universelle de l'influence perverse la limite individuelle d'un corps sentant :

Je ne vois guère, mon ange, répondis-je, pour remplir tes idées sur cela, que ce qu'on peut appeler le meurtre moral, auquel on parvient par conseil, par écrit ou par action. [...] Un libertin décidé à cette sorte d'action peut aisément, dans le cours d'une année, corrompre trois cents enfants ; au bout de trente ans, il en aura corrompu neuf mille ; et si chaque enfant corrompu par lui l'imite seulement dans le quart de ses corruptions, ce qui est plus que vraisemblable, et que chaque génération ait agi de même, au bout de ces trente ans, le libertin, qui aura vu naître sous lui deux âges de cette corruption, aura déjà près de neuf millions d'êtres corrompus, ou par lui ou par les principes qu'il aura donnés ³².

45 Juliette, épousant le mouvement de pensée de Clairwil, prend acte du renoncement nécessaire au corps unique et à la sensation propre, celle-ci serait-elle servie par les écarts de l'imagination, en comptant sur la propagation du goût au crime. Sans doute, l'idée est-elle voluptueuse, et agit-elle sur la sensation propre, mais son exécution requiert la transcendance dans l'exécution confiée à une communauté abstraite, car appréhendée de manière statistique. Dans la propagation corruptrice, on peut parler d'un communisme du crime, mais celui-ci n'a rien à voir avec la société des amis du crime, société secrète que seule une affinité élective de goûts déjà mûris permet de former. Comptant avec l'efficacité d'une pédagogie qui doit faire la part au calcul statistique, la propagation du goût au crime permet d'assurer dans un très grand nombre d'individus ce que Clairwil confiait à un pouvoir d'agir au-delà du corps sentant.

46 Mais remplacer l'intensité exceptionnelle de la capacité corporelle du libertin par le grand nombre, revu et corrigé statistiquement, n'est-ce pas encore une manière de faire droit à la nécessité d'une compensation comme moindre mal ? En effet, ce n'est pas le mouvement fiévreux de propagation, la rapide coulée de la contagion, mettant en jeu une multitude de corps réels, qu'évoque ce projet, mais le fait qu'il se propose comme solution compensatoire au rapport décevant entre l'homme et la nature.

47 Or, la véritable réponse de Juliette à Clairwil, qui remarque combien ce programme « peut être dangereux », arrive juste après : « J'en conviens, mais souviens-toi que Machiavel a dit qu'il valait mieux être *impétueux* que *circonspect*, parce que la nature est une femme de qui l'on ne saurait venir à bout qu'en la tourmentant. On voit, par expérience, continue le même écrivain, qu'elle accorde ses faveurs bien plutôt aux gens

féroces qu'aux gens *froids* ». La réponse de Juliette porte non pas sur la remarque, tactique, de Clairwil et qui, à la façon des libertins, est loin de s'effaroucher du projet, mais feint la timidité pour mieux pousser son interlocuteur à approfondir son idée, mais sur la manière de se rapporter à la nature.

- 48 Les références à Machiavel ne sont pas rares, chez Sade. Il s'agit le plus souvent de formules connues ou de résumé de doctrine. Mais cette référence est une citation légèrement, mais décisivement modifiée. En effet, Sade reprend à peu près textuellement le célèbre passage de l'avant-dernier chapitre du *Prince*, mais en remplaçant le mot « fortune » par « nature ». Or, qu'est-ce que la fortune, chez Machiavel ? Dans son *capitolo* sur la fortune, Machiavel en parle essentiellement à partir de ses effets : « [...] les seules blessures que tu puisses ou que tu doives redouter sont celles qui proviennent de ses coups. / En effet, cette créature versatile est accoutumée le plus souvent à opposer ses plus grandes forces où elle voit que la nature en déploie davantage ³³. » La fortune est, littéralement, contre-nature. Plus celle-ci se manifeste de manière énergique, et plus la fortune lui est contraire. La fortune s'attaque à la force (de la nature), et seule « une *virtù* supérieure » peut lui tenir tête.
- 49 La *Virtù*, cela a déjà été remarqué ³⁴, correspond à l'énergie au sens que Sade donne à ce terme. La *virtù* / l'énergie procèdent bien « de la nature », mais d'une nature mise à l'épreuve, et sortie renforcée de sa victoire. Chez Machiavel, la fortune augmente son adversité en fonction de la force à laquelle elle s'oppose, jusqu'au moment où celle-ci parvient à tenir tête à cet adversaire en dépit de l'équivalence quantitative des forces – la fortune rattrapant le degré de puissance de la nature, et réciproquement. Et le secret, pour faire basculer du côté de la *virtù* le rapport des forces en présence, consiste à adopter une certaine posture : être impétueux, féroce. La mesure des forces en jeu ne peut plus se suffire d'un critère quantitatif. Il convient de rivaliser, avec la fortune, de vivacité, de rapidité. La violence qui lui est faite consiste à prendre de court « une créature versatile », capricieuse et coquette.
- 50 On sera tenté de lire ce passage inspiré de Machiavel à partir du seul modèle de la complémentarité amoureuse des sexes, ceci étant renforcé par la prédilection de la fortune pour les « jeunes gens » ³⁵. Mais on peut aussi bien se demander s'il ne s'agit pas, pour l'homme *virtuoso*, de mimer des caractères féminins. Être plus capricieuse et coquette, imprévisible et versatile (traits féminins) que la fortune ne l'est, même s'il s'agit d'ajouter à cela une audace plutôt virile. On verra bientôt que c'est peut-être ainsi que Sade l'entend. Mais remarquons d'abord que ce n'est pas la force qui tranche en un tel combat, c'est l'attitude.
- 51 Et à ce titre, on peut noter une chose. Sade remplace donc le terme « fortune » par celui de « nature ». Ce détournement n'a rien de particulièrement surprenant, dans la mesure où Sade attribue à la nature ce que Machiavel prête à la fortune : « Souvent elle tient les bons abattus sous ses pieds tandis qu'elle élève les méchants, et si parfois elle fait une promesse, jamais on ne la lui voit tenir. / Elle renverse de fond en comble les États et les royaumes au gré de son caprice, et elle ravit aux justes le bien qu'elle prodigue aux pervers ³⁶ ». Or, ce qui importe probablement ici, ce n'est pas l'affinité conceptuelle entre la « fortune » machiavélique et la « nature » sadienne, mais la manière dont l'homme est invité à se comporter face à elle. L'impétuosité est une vertu qui n'appartient pas en propre au corps, mais qui se traduit dans sa vivacité à se déplacer, en une vitesse qui prend de court, et qui fait violence à l'anticipation de l'adversaire.

- 52 Et, en récupérant des pouvoirs corporels potentialisés par les provocations d'une nature frondeuse, l'homme efface le discrédit nihiliste de la présence d'un corps sentant et agissant, restaure des ressources amoindries par un sensualisme métaphysique. Le sensualisme métaphysique aliène l'homme à une attente jamais comblée eu égard à la nature, de sorte qu'un tel sensualisme métaphysique culmine en une métaphysique du désir où le corps tend à se faire absent. Le nihilisme de la destruction, quant à lui, entraîne dans une catastrophe anticipée pourtant comme vaine – satisfaisant une « marâtre », une nature dénigrée – l'existence du corps qui l'aurait provoquée. C'est une attitude corporelle complexe – audacieuse et coquette, frondeuse et féminine – qui vient à bout d'une aporie métaphysique.
- 53 Portée par une voix également féminine, la sagesse machiavélienne a déjà eu un précédent dans l'œuvre de Sade. On trouve en effet dans *Aline et Valcour* ces déclarations d'Éléonore, qu'on peut considérer comme l'explicitation de la référence un peu allusive de Juliette à Machiavel :
- On ne saurait croire ce qu'on trouverait peut-être au-delà des débris de tous ces freins vulgaires ; tant que nous soumettons la nature à nos petites vues, tant que nous l'enchaînons à nos vils préjugés, les confondant toujours avec sa voix, nous n'apprenons jamais à la connaître : qui sait s'il ne faut pas la dépasser beaucoup pour entendre ce qu'elle veut nous dire ? Comprendrez-vous les sons de l'être qui vous parle, si vos mains étouffent son organe ? Étudions la nature ; suivons-la jusque dans ses bornes les plus éloignées de nous ; travaillons même à les reculer ; mais ne lui en prescrivons jamais. [...] sachons quelquefois la traiter en coquette, cette nature inintelligible : osons enfin lui faire outrage pour mieux savoir l'art d'en jouir ³⁷.
- 54 Se confirme ici l'attitude au moins partiellement féminine qu'il s'agit d'adopter vis-à-vis de la nature : la « traiter en coquette », et donc en jouer au lieu de la servir, en jouer pour en jouir, et par là défaire l'annulation paradoxale du service par l'outrage et de l'outrage par le service – je ne pourrais servir qu'en outrageant, mais je ne suis assuré de servir que par l'impossibilité de l'outrage. La fin de ce passage déplace, en effet, le discours du service à rendre à la nature, qu'il s'agisse de s'en réjouir (Saint-Fond par exemple) ou de le refuser (Braschi). Lui faire outrage ne revient ni à tenir son rôle de médecin à la thérapeutique jamais assez lourde, ni à la blasphémer, mais à « mieux savoir l'art d'en jouir ». Le sensualisme métaphysique devient, par le truchement d'un corps à laquelle une présence vive et impétueuse est rendue, physiologie érotique.
- 55 Mais les mots d'Éléonore nous renseignent également sur l'art et la manière de se mouvoir vis-à-vis de la nature. Au lieu, comme il est de coutume de le rappeler dans les discours de bien des libertins, de surmonter les préjugés de la civilisation en s'autorisant de la nature, c'est aux préjugés portant sur la distance et la proximité de l'homme avec la nature qu'il convient de s'en prendre. Il s'agit de la voir de loin, d'aller loin afin de la rejoindre, et pour cela d'aller plus loin qu'elle, d'éloigner ses bornes. C'est par le mouvement, le déplacement, que l'étude de la nature a lieu. Éloignement qui, dans un respect peut-être transgressif, en tout cas audacieux, en autorise une nouvelle approche.
- 56 Cette approche fait valoir la polysémie du mot « contre » : valeur d'adversité, mais aussi d'extrême proximité, laquelle permet de penser le proche dans le lointain, le prochain dans le dissemblable, l'étranger dans le voisinage. Plutôt que de traiter le problème d'une appartenance brisée à la nature, cherchant à résorber la distance métaphysique avec l'énergie de la nature, le héros sadien *virtuoso* pense en termes d'approche dans

l'écart : assumant son hétérogénéité naturelle, il invente des gestes qui espacent, des tracés qui s'autorisent aussi bien le luxe du raccourci brutal que du détour généreux, et qui peut-être font du corps jouissant un corps dansant – absorbé par la grâce d'une attention insoucieuse à la nature de la nature : sa puissance d'écarts, son hétérogénéité qui se réalise comme espaces.

- 57 À ce titre, cette étude voudrait ouvrir sur une analyse des hétérotopies sadiennes. Hétérotopies qu'il conviendrait d'entendre non pas exclusivement dans le sens dont Foucault a rempli ce néologisme, mais comme espaces-autres produits à la faveur de paroles et de gestes qui incarnent la question : « que peut un corps *hétérogène* ? »

NOTES

1. Sade, *La Nouvelle Justine*, dans : *Œuvres*, Gallimard, « Pléiade », Paris, 1995, t. II, p. 491.
2. Maurice BLANCHOT, *Lautréamont et Sade*, Minuit, « Arguments », Paris, 1963, p. 42.
3. *Ibid.*
4. SADE, *Histoire de Juliette*, dans : *Œuvres Complètes*, Gallimard, « Pléiade », 1998, t. III, p. 609.
5. Au sujet d'une nature programmée pour rétablir son équilibre à la faveur du crime, on se reportera à l'article d'Alexandre WENGER, « "entrouvrir avec frémissement le sein de la nature" : physiologie, histoire naturelle et poétique romanesque dans *La Nouvelle Justine* », dans : *Sade, Sciences, savoirs et invention romanesque*, dir. A. PASCHOUD et A. WENGER, Hermann, « La République des Lettres », Paris, 2012, p. 25-46.
6. Sade, *Histoire de Juliette*, *op. cit.*, p. 331.
7. *Ibid.*, p. 485.
8. *Ibid.*, p. 578.
9. *Ibid.*, p. 601.
10. *Ibid.*, p. 331.
11. *Ibid.*, p. 225.
12. *Ibid.*, p. 330-331.
13. La tradition matérialiste est la référence la plus constante, ce qui n'empêche pas qu'elle soit diversement détournée. À ce sujet, on se reportera par exemple à l'article de Capucine LEBRETON intitulé « Calcul des plaisirs, usage de la douleur : Sade face à la tradition métriothique », dans : *Sade, Sciences, savoirs et inventions romanesques*, *op. cit.*, p. 111-132.
14. *Juliette*, *op. cit.*, p. 286.
15. *Ibid.*, p. 755.
16. *Ibid.*, p. 871.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*, p. 847.
19. *Ibid.*, p. 871.
20. « Mais observez donc qu'elle [la nature] n'est pas maîtresse, qu'elle est la première esclave de ses lois... qu'elle est enchaînée par ses lois, qu'elle n'y peut rien changer, qu'une de ses lois est l'élan des créatures une fois fait, et la possibilité à des créatures lancées de se propager. » *Ibid.*, p. 872.

21. *Ibid.*
 22. *Ibid.*, p. 877.
 23. *Ibid.*, p. 874.
 24. *Ibid.*, p. 876.
 25. *Ibid.*, p. 873.
 26. *Ibid.*, p. 879.
 27. *Ibid.*, p. 885-886.
 28. *Ibid.*, p. 1121-1122.
 29. M. BLANCHOT, *Lautréamont et Sade*, op. cit., p. 43.
 30. *Juliette*, op. cit., p. 421 s.
 31. *Histoire de Juliette*, op. cit., p. 650.
 32. *Ibid.*, p. 650-651.
 33. MACHIAVEL, *Œuvres Complètes*, Gallimard, « Pléiade », Paris, 1952, p. 82.
 34. « Pourquoi donc s'efforcer de ne pas reconnaître dans l'énergie dont se réclament les héros de Sade la traduction exacte de la vertu de Machiavel ? » Annie LEBRUN, *Soudain, un bloc d'abîme*, in *Les Châteaux de la subversion*, Paris, Gallimard, « Tel », 1986, p. 509.
 35. La fin du passage du *Prince* détourné par Sade dit : « Ce pourquoi elle est toujours amie des jeunes gens, comme femme, parce qu'ils ont moins de respect, plus de férocité, et avec plus d'audace lui commandent. » *Le Prince*, op. cit., p. 367.
 36. *Ibid.*, p. 82.
 37. SADE, *Aline et Valcour*, Le Livre de Poche, Paris, 1994, p. 646.
-

RÉSUMÉS

Le libertin sadien se réclame de la nature pour justifier et exalter son goût du crime. Mais cette complicité s'avère compromise par un hiatus discordant entre homme et nature qu'une métaphysique sensualiste, grevant les pouvoirs d'un corps souverain, est tout de même capable de rendre intelligible et praticable. Mais il est également possible à partir de là d'aboutir à un nihilisme désespérant où l'esprit lucide compromet la jouissance d'un corps extravagant. Or, Sade ouvre une fois de plus, à partir de cette limite exacerbée, la question d'un corps autre qui découvre ses moyens indépendamment d'un tel hiatus et de sa conséquence nihiliste. C'est alors à d'autres puissances du corps, qui s'imaginent à partir de gestes audacieux et impétueux, que Sade nous conduit.

AUTEUR

SANDRINE ISRAEL-JOST

Sandrine Israel-Jost est Docteur en philosophie et enseigne à la Haute École des Arts du Rhin.